

René Leboutte
Université du Luxembourg
Chaire Jean Monnet en
histoire de l'intégration
européenne
Titulaire

96-97

« L'archiviste des rumeurs », le témoignage d'un ouvrier de Vottem entre 1850 et 1914

Et les « petites gens » qui luttèrent pour leur survie et celle de leur famille ne furent-elles pas aussi de grandes figures de Wallonie ? Avant 1914, un cinquième de la population était franchement pauvre et l'écrasante majorité vivait dans la précarité. Il fallait faire preuve de courage, d'efforts pour ne pas sombrer dans la misère, dans l'anonymat... Ces sans-voix de l'Histoire ont pourtant trouvé un homme pour témoigner de leur vie quotidienne : Gaspard Marnette, ouvrier-armurier à Vottem. Auteur d'un étonnant journal qu'il a tenu de 1857 à 1903, il a décrit tout ce qu'il a vu, entendu, vécu dans son village peuplé de mineurs, d'ouvriers armuriers, de petits paysans⁰¹. Évoquant la vie de sa mère qui « n'avait aucune instruction », il insiste sur la qualité morale majeure des petites gens : « ma pauvre mère durant toute sa jeunesse avait dû travailler ferme aux plus durs travaux pour se procurer sa subsistance. [...] Ma mère se maria : elle fut encore dans la misère ». Travailler ferme ou sombrer...

Le monde de la pauvreté de masse était celui de la « débrouillardise » : le pauvre survit « en recourant à des expédients, dont l'ouvrier seul a le secret » (César de Paepe, 1863). Tirer profit de tout, faire toutes sortes de travaux. À propos de son père, Marnette rapporte « il savait assez bien tirer tout le parti possible de nos petites propriétés en y plantant des arbres, en entretenant les haies ; il savait dresser à peu de frais une étable de cochons, raccommo-der une boiserie du ménage, tirer parti du moindre vieux clou et des moindres morceaux de bois ».

Dans cette économie de la subsistance, la femme jouait un rôle crucial. Lucie Dejardin, militante socialiste liégeoise, se souvient de sa mère collectant les épilures de pomme de terre à travers la

⁰¹ R. LEBOUTTE, *L'archiviste des rumeurs. Chronique de Gaspard Marnette, armurier, Vottem 1857-1903*, Liège, Éditions du Musée de la Vie Wallonne, 1991, 437 p. (Tous les passages cités ici sont repris de cet ouvrage).

⁰² E. B. CHALMERS, *Lucie Dejardin. Hiercheuse et député socialiste*, Huy, s.d., p. 27-28.

ville afin de les revendre aux éleveurs de porcs de Bois de Breux⁰².

Le travail était une vraie valeur autorisant la fierté. Sous la plume de Marnette reviennent sans cesse les mots honneur, honnêteté, ardeur au travail. « Cet homme était petit de taille et de corpulence ordinaire, homme de bien, diligent, loyal, serviable, juste et très bien intentionné. [...] Il n'était pas instruit et était armurier faiseur de bois de profession et pour élever ses nombreux enfants, dont il a fait de bons ouvriers dans l'armurerie, il n'a pas hésité [à] aller travailler dans les houillères. Aussi, il a fait de bonnes affaires et a acquis à ses enfants pour des milliers de francs de bonnes propriétés à force de travail et d'économies. Il a été enfin respectable toute sa vie et aussi respecté de tous. Heureux les hommes qui ont semblables vie et conduite » (1883). Pas d'assurance sociale. Aussi la possession d'un lopin de terre, d'une maisonnette, était cruciale. Quelques poules, un cochon, voire une vache, constituaient une véritable assurance alimentaire, un capital négociable en cas de chômage ou de maladie. D'où l'insistance obsédante avec laquelle Marnette parlait de son potager... La maison permettait aussi d'ouvrir boutique et cabaret. À Vottem, Marnette relevait quelques cabarets prospères, mais la plupart « sont plutôt des trous où l'on vend la goutte que des cabarets proprement dits ».

Marnette a le sens des nuances : pauvreté n'est pas vice. À propos d'un vieux couple, ses voisins, il note : « ils sont toujours habillés assez proprement, pas en guenilles, mais de hardes, surtout l'homme, qu'on leur donne ou qu'ils rachètent à vil prix chez les fripiers » (1876). Quant à son père, « du côté de l'argent, il était très économe des

habillements, il les faisait durer indéfiniment. Il a eu un frac de drap bleu, fort et solide, pour passer sa jeunesse, pour faire ses noces, pour mettre aux grands jours de l'année, quelques fois seulement à la fête, et le frac existe encore mais il le met les jours ouvrables». Porter des hardes, vêtements usagés, caractérisait le pauvre sans le déshonorer, tandis que les guenilles couvraient les vagabonds. Mendier, voilà la honte : « *En observant de loin, ma sœur vit la femme Marguerite aller d'un monsieur à l'autre sur le boulevard : elle mendiait !* » (1871). Rien n'échappait aux voisins. Le moindre geste était décrypté, parfois avec cruauté. L'état de fraîcheur des rideaux aux fenêtres signalait immédiatement le niveau de vie. En 1873, lors d'une dispute entre deux ménagères de Vottem, l'une s'écria : « *Ta maison dénote déjà la misère, les rideaux de tes fenêtres tombent en morceaux !* ».

Vie rude et dangereuse : régulièrement, Marnette relate le décès de travailleurs dans la force de l'âge. En 1876, Tilman décédait à 47 ans, « *il est mort [...] d'une maladie de l'estomac qu'il s'était acquise en travaillant dans l'eau dans les houillères. C'était un bon ouvrier, un bon houilleur surtout dans ce qu'on appelle avaleresses et bacnures* ». La houillère : quasi la fosse commune ! 1869, « *Pierre Donnay, âgé de 40 à 45 ans, est tué à la houillère dite des Français, à Ans. Il était occupé là dans une avaleresse. En remontant de la bure pour aller chercher des outils, il a fait une chute d'assez grande hauteur et est tombé mortellement brisé au pied de ses camarades* ». Les enfants n'étaient pas épargnés : « *mort de Guillaume Sulon, âgé de 13 ans 2 mois. Ce garçon travaillait dans un puits à phosphate et y a trouvé la mort en y tombant le 19 octobre 1891* ». Chacun était conscient de côtoyer quotidiennement la Mort. Un poème intitulé « *La Houilleuse* », paru dans la *Gazette de Liège* du 23 juin 1865, à la suite d'une catastrophe minière, exprime cette crainte continuelle :

*Mon enfant, cette nuit, j'ai fait un mauvais rêve,
La mort était dans l'air ; la foule était en deuil...
Reste, reste avec moi... Si le jour qui se lève
Allait... éclairer... ton cercueil !*

La vie des petites gens, c'était aussi la fête pour oublier la dureté du quotidien. Et l'occasion de montrer au village qui l'on est ou prétend être. L'or ! En 1878, deux sœurs, « *toutes deux sans instruction, se donnaient de grands airs de personnes riches ; mais elles faisaient cela grossièrement [...] en s'attifant de riches robes et chapeaux à plumages, portant des chaînes en or étalées sur leur poitrine et autres sots colifichets, toutes choses enfin cadrant peu avec leur rang d'ouvrières cultivatrices à la journée même dans les maisons du village* ».

En 1871, frappé par le nombre de jeunes filles qui circulent le dimanche portant chapeau et tenant une ombrelle à la main, Marnette s'exclame : « *des filles et femmes citées dans cette note, la plupart s'occupent du travail des champs et font le voyage, les jours ouvrables, de Liège à Vottem et de Vottem à Liège, en plein soleil, une manne remplie de légumes et autres marchandises sur la tête. Avoir le visage exposé toute une semaine*



Hiercheuse au Horloz (Saint-Nicolas – Tilleur).
Photographie de Gustave Marissiaux, 1904.
© Province de Liège, Musée de la vie wallonne

au soleil en travaillant et venir le dimanche poster une ombrelle devant sa figure pour ne pas être hâlée des rayons de cet astre, saurait-on imaginer plus sot ? »

Ainsi ces objets de luxe sont utilisés dans une stratégie visant non pas à être, mais à paraître. Cette population laborieuse qui aspire depuis des générations à un mieux-vivre enfin à portée de main charge ces montres, bijoux, chapeaux, d'une charge symbolique forte : paraître comme un bourgeois. Il faut, à tout prix, faire croire que l'on a désormais franchi la frontière qui sépare le monde des pauvres de celui de la bourgeoisie opulente. Dans cette opération de séduction, les traits d'une culture populaire ancienne demeurent vivaces. Ainsi, cette recherche obstinée de la surabondance, de l'entassement d'objets symboliques, un peu comme si « *l'on en faisait jamais assez* ». Mais personne n'est dupe au sein du village. La plaisanterie, les chansons satiriques sont rarement innocentes : elles constituent souvent une sanction populaire, une expression, cruelle parfois, de la réprobation collective. Jusqu'aux années 1860, il n'est guère question de « politique » parmi les petites gens du village. On écoutait les injonctions du curé, de l'instituteur ou du cabaretier... Cependant, vers 1862-1865, des « sociétés » de rencontre et d'amusement se multiplient et se politisent rapidement après la naissance du Parti ouvrier belge en 1885. Catholique fervent, Marnette s'inquiète tout autant de l'emprise libérale (tous Francs-maçons impies) que de la montée du socialisme. « *Les socialistes étaient tout à fait nouveaux et se disaient parti de l'ouvrier. C'étaient tout à fait des impies et des révolutionnaires* » (1893).

La chronique de Marnette, éminemment subjective, nous plonge ainsi dans cet univers bigarré des petites gens, avec leurs qualités et leurs défauts. Tous ces oubliés de l'Histoire forment, en groupe, une grande figure, celle du peuple pour qui vivre, c'était d'abord survivre...